



Rebecca Harms

**Un jour à Fukushima,
une semaine au Japon**

Carnet de voyage

The translation was financed by the Greens/EFA Group in the European Parliament.



Tous droits réservés
© 2013, Rebecca Harms
Traduction: Ursula Nussbaumer, Biel/Bienne
Layout: Ursi Anna Aeschbacher, Biel/Bienne
Photos: Rebecca Harms, Silke Malorny,
Kenichi Hasegawa

Table des matières

Préface de Daniel Cohn-Bendit	4
Le test de résistance et le voyage au Japon	5
Lost in Tokyo	9
En route pour Osaka	13
D'Osaka à Matsuyama City	20
Le retour à Tokyo	28
Dans le quartier du gouvernement à Tokyo	32
Le parcours à travers la préfecture de Fukushima	41
1ère étape: Fukushima City Hall	42
2e étape: Le centre d'évacuation de Date	50
3e étape: La porte d'entrée à la zone	56
4e étape: L'office du tourisme à Minamisoma	59
Yokohama au bout du voyage	67
La conférence	69
Annexe: Extraits du discours de Rebecca Harms à Yokohama, à l'ouverture de la « Global Conference for a Nuclear Free World »	73
Postface	81
L'auteure	82

Préface

Une année après Fukushima, ma collègue Rebecca Harms a parcouru le Japon en compagnie de militants du Mouvement antinucléaire japonais qui a atteint entre-temps une ampleur considérable dans le pays tout entier.

Une semaine durant, elle a noté dans son carnet de voyage ce qu'on lui a raconté, ce qu'elle vu, ce qui l'a déconcertée, ce qui l'a touchée et les questions qu'elle a posées.

Encore un de ces carnets de voyage ennuyeux de politicienne, allez-vous me dire. Ou de la propagande pour le mouvement antinucléaire? Non, loin de là. L'auteure cherche à montrer dans son livre ce qui bouge et ce qui change au Japon avec l'expérience de cette triple catastrophe qui a conjugué séisme, tsunami et accident nucléaire. Quatre-vingts pourcent de la population du Japon se déclarent aujourd'hui en faveur d'une sortie du nucléaire. Les comptes rendus des entretiens avec les paysans, les parents, les scientifiques et les habitants de la région de Fukushima nous montrent ce qu'il y a derrière ce changement d'opinion. A Fukushima l'inimaginable est devenu imaginable.

Il vaut la peine de bien écouter Rebecca, surtout lorsqu'il s'agit d'énergie nucléaire. Et les personnes qui pensent aujourd'hui encore que l'énergie nucléaire est incontournable, je les invite à lire ce petit livre.

Daniel Cohn-Bendit

Bruxelles, mars 2012

Fujiyama



Le test de résistance et le voyage au Japon

Je ne me souviens plus quand l'effervescence médiatique suscitée par Fukushima est retombée. Il me semble que les bandeaux de nouvelles qui défilaient en continu sur les écrans ont été coupés en premier. Ensuite, la télévision a arrêté de transmettre des émissions en direct du Japon à l'heure du petit-déjeuner. Pour finir, la question n'a plus été évoquée dans les nouvelles du soir. En été, Fukushima est devenu un sujet pour la page 3, pour un article de fond ou la rubrique «Nouvelles diverses de l'étranger». Pour obtenir les dernières informations, il n'y avait plus que l'agence japonaise Kyodo. Lorsque je suis retournée à Bruxelles après les vacances en septembre 2011, des journalistes japonais ont demandé à me voir: ils voulaient savoir pourquoi Fukushima avait eu un effet tel sur la chancelière allemande qu'elle avait pris la décision d'arrêter la moitié des centrales nucléaires allemandes. Ils souhaitaient aussi connaître mon

5 opinion sur le test de résistance européen pour



Fujiyama

les centrales nucléaires. Ce test de résistance (ou «stress test») est une des réponses européennes à la catastrophe de Fukushima.

Plutôt que de forcer la sortie du nucléaire, la Commission européenne a fait établir un catalogue de questions sur la résistance des centrales nucléaires en cas de séismes ou d'inondation. La mise en œuvre des tests incombe aux exploitants des centrales nucléaires. L'idée du test de résistance est née à Bruxelles, dans les premiers jours après la catastrophe au Japon. Par le biais de ces tests, la Commission européenne poursuit, à mon avis, sa stratégie qui est d'œuvrer par tous les moyens en faveur de l'acceptation de l'énergie nucléaire. Après Fukushima, ces tests de stress visent plutôt à réduire le stress des partisans de l'énergie nucléaire dans les milieux politiques qu'à améliorer la sécurité des installations.

Au cours de la rencontre avec les journalistes japonais, j'ai appris que le gouvernement nippon venait également d'adopter cette stratégie de réduction du stress. Au Japon aussi, on veut rétablir la confiance dans la sécurité. Si le Japon soumet ses installations nucléaires à des tests européens, cela



Tokyo

sera interprété comme un label de qualité après Fukushima.

Durant l'été j'avais repoussé toutes les demandes et les propositions pour un voyage au Japon. Que pourrais-je faire ou obtenir là-bas? C'est finalement l'affaire du test de résistance qui m'a mise au défi et la discussion avec les journalistes japonais a été l'élément déclencheur pour mon départ. J'ai entrepris ce voyage un peu moins d'une année après le grand séisme, le tsunami et l'accident nucléaire de Fukushima. Dans mes bagages, j'emportais une étude sur les points faibles du test de résistance européen, élaborée à la demande du groupe des Verts du Parlement européen par Wolfgang Renneberg, ancien chef du service de surveillance des réacteurs nucléaires du Ministère de l'environnement allemand, en collaboration avec des experts européens. L'étude avait été traduite en japonais. Silke Malorny, ma collaboratrice, Gueorgui Kastchiev, expert pour la sécurité nucléaire, m'accompagnaient pour ce voyage. Gueorgui Kastchiev avait occupé le poste de chef de la Sécurité nucléaire en Bulgarie : aujourd'hui, il est chargé de cours à l'Université de Vienne.

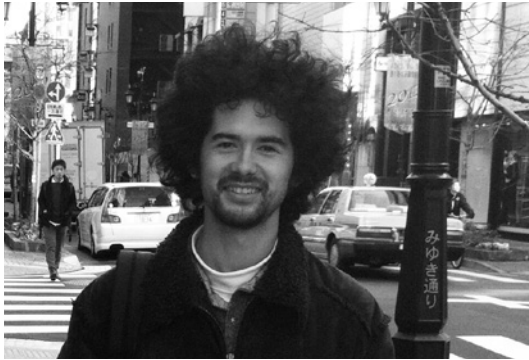
Tokyo



L'invitation à nous rendre au Japon émanait de deux organisations non gouvernementales.

Green Action est un petit groupe très efficace, créé au début des années 1990 pour lutter contre le programme plutonium nippon. Sous l'égide de *Green Action*, un grand nombre de groupes régionaux travaillent aujourd'hui en réseau contre la politique nucléaire japonaise. La deuxième organisation, *Peaceboat*, issue du mouvement pacifiste au début des années 1980, s'engage pour la paix, les droits humains, l'égalité des droits, le développement durable et le respect de l'environnement. Les responsables de cette grande organisation parcourent le monde à bord d'un navire de location et offrent un lieu de dialogue et de coopération transfrontalier dans les ports où ils jettent l'ancre.

Kai Sawyer



8 janvier 2012

Lost in Tokyo

Après un vol qui a duré une éternité, nous ne pouvons pas prendre possession de nos chambres d'hôtel. Nous arrivons cinq heures trop tôt. Je marche dans les rues de Tokyo en me demandant qui je suis, où je vais et avec qui, avec un sentiment qui doit s'apparenter à celui de Bill Murray dans «Lost in Translation». Sauf que nous sommes trois et non pas deux comme dans le film. Gueorgui Kastchiev et moi avons été accueillis à l'aéroport de Narita par un aimable jeune homme du nom de Kai Sawyer. Je me demande dans mon for intérieur si je vais l'appeler Tom ou Huck. Il nous dit que son père est américain et sa mère japonaise. Avant Fukushima, il travaillait dans une ferme en permaculture dans l'Etat de Washington, vivant de rien ou presque, en parfait accord avec la nature, pour reprendre ses propres paroles. Après la catastrophe au Japon, il s'est rendu compte que rien ne serait plus comme avant : comment peut-on vivre dans une telle insouciance alors que le monde va à sa perte ? A présent, il travaille comme volontaire



Parc

pour l'organisation de la grande conférence anti-nucléaire à Yokohama.

Je suis aussi invitée à la *Global Conference for a Nuclear Free World*. Cette conférence à Yokohama va clore notre voyage. Pour Gueorgui et moi, le jeune homme du nom de Sawyer est le guide de nos premiers pas au Japon. L'homme aimable de Bulgarie aussi, je l'ai rencontré la première fois à l'aéroport. Cinq heures durant nous suivons le jeune homme : dans ces rues commerçantes des quartiers riches, il donne l'impression de débarquer de la planète des hippies. Dans un parc, des hommes âgés se serrent coude à coude derrière des trépieds de caméra. Les énormes objectifs visent tous un étang. Que font-ils là, Kai ? Ils attendent. Qu'attendent-ils ? Le bon moment. Et le bon moment arrive sous la forme du « kingfisher », le martin-pêcheur. Le bon moment, c'est lorsque cinquante hommes se ruent vers leurs trépieds et qu'une centaine de chats se rassemblent. On trouve plus de chats sous les bancs que de gens sur les bancs dans les jardins de Tokyo. Kai dit qu'ils appartiennent peut-être à des sans-abris.



Bain de pieds

Le hasard, ou le jeune homme, nous mène à une galerie sur l'un de ces boulevards. Il y a là une exposition de charité pour les victimes du séisme de la région de Fukushima. On y met en vente des objets d'art et d'artisanat dans le but de réunir des fonds pour la reconstruction. Kai nous explique que les paysans de la préfecture de Fukushima essaient de vendre leurs produits par le biais de ces initiatives caritatives. On voit souvent aussi des étals dans les marchés, qui vantent les produits de la zone sinistrée : aidez-nous ! Achetez du riz de Fukushima !

Gueorgui a emmené un compteur Geiger dans ses bagages. Il se propose d'effectuer des mesures partout, durant tout le voyage. Les piles sont à plat. Nous marchons des heures dans le centre de Tokyo où on trouve absolument tout... sauf des piles pour les compteurs Geiger.

Je demande à Kai si c'est à cause de Fukushima que les gens portent un masque. Le masque, c'est à cause de la grippe. Si quelqu'un a la grippe, il est obligé d'en porter un. Rares sont ceux qui le mettent à cause de la radioactivité.

Enfin, nous pouvons rejoindre notre hôtel. Kai
11 Huckleberry Sawyer nous quitte après que nous



Tokyo

avons mangé une soupe dans un fast-food pour nous réchauffer. Il est si heureux de se voir offrir cette soupe à trois cents yen que j'en suis confuse. Ce garçon dit qu'il veut sauver le monde. Et à cet instant précis, je pense qu'il va réussir. Le décalage horaire, les idées du jeune Sawyer et notre tentative nippo-germano-bulgare de prendre pied sur le sol japonais font que je me sens un peu désesparée. Quand je réussis enfin à me glisser dans mon lit d'hôtel, mes idées sur notre tournée au Japon ne sont plus si claires. Les certitudes se transforment peu à peu en incertitudes. Mais est-ce un si grand mal ?

J'attends le sommeil... qui ne vient pas. Je sais que je devrai me mettre en route tôt demain matin. Aileen Mioko Smith, Toshiki Mashimo, Gueorgui Kastchiev, Silke Malorny et moi serons inséparables pour toute une semaine. A Osaka, à Matsuyama City et à Tokyo, Gueorgui et moi allons démystifier le test de résistance pour les centrales nucléaires. A coup sûr. Puis nous poursuivrons notre route jusqu'à Fukushima et, au bout de la semaine, nous ferons un rapport complet à Yokohama. C'est un bon plan,

Georgui Kastchiev,
Aileen Mioko Smith,
Toshiki Mashimo



9 janvier 2012

En route pour Osaka

Le guide du lendemain s'appelle Toshiki Mashimo. Il n'est pas seulement notre guide de voyage et notre interprète, mais il a aussi traduit l'étude sur les tests de résistance. Toshi vivait autrefois à Paris avec sa femme française. Après Tchernobyl et la rétention d'information du gouvernement français, ils sont partis tous deux au Japon. Aujourd'hui, ils songent à retourner en France.

Nous voyageons à bord du Shinkansen, ce train rapide japonais des superlatifs. Je ne me lasse pas d'admirer ces locomotrices et je ne peux m'empêcher de penser que son design a été piqué chez Géo Trouvetou.

Aileen Mioko Smith nous rejoint à Kyoto. Elle est de *Green Action* ou plutôt: Aileen «est» *Green Action*. Un ami nous avait informés qu'Aileen est la pierre angulaire de cette initiative antinucléaire japonaise qui n'existerait pas sans elle et son travail. Pendant le trajet, elle nous explique ce qu'elle attend de nous. Dans les réunions et rencontres, je



Osaka

nant les conséquences politiques de la catastrophe nucléaire de Fukushima en Europe et plus particulièrement en Allemagne. Gueorgui, quant à lui, expliquera pourquoi le test de résistance n'est pas bon. Aileen nous présente une planification précise pour nos contributions. Toshi en fera la traduction simultanée. Aileen et Toshi sont persuadés que, pour une minute en anglais, il faudra compter deux en traduction. Selon le programme, chacun de nous disposera par conséquent de 17 minutes et 30 secondes de temps de parole effectif.

Pendant le trajet, Toshi nous demande ce que nous allons dire et avec quels mots. J'ai rarement rencontré un interprète qui s'est intéressé à ce point aux idées de mes conférences.

A Osaka, la salle de réunion de la City Hall est bondée, bien que ce soit jour férié lorsque nous arrivons. Qui vient écouter un expert nucléaire bulgare et une députée européenne allemande ? Il me semble que je me retrouve face à un même public qu'à Hanovre ou à Vienne. Des personnes âgées, des jeunes, des hommes et des femmes, des jeunes gens habillés tendance et les marginaux classiques. Aileen et Toshi nous présentent plusieurs

Osaka



chercheurs et des ingénieurs. Tous deux sont contents aussi que des journalistes soient venus. Un «chronomètreur» est assis au premier rang : il nous montrera le minutage de notre temps de parole avec des panneaux.

Gueorgui Kastchiev ouvre la réunion avec une histoire. A ma demande et en collaboration avec d'autres experts nucléaires, il avait élaboré un rapport sur plusieurs incidents qui s'étaient produits après Tchernobyl et qui avaient frôlé la catastrophe nucléaire. Au départ, j'avais proposé le titre de travail «On the Edge of Disaster». Les experts avaient trouvé cela beaucoup trop émotionnel. C'est finalement «Risque résiduel» qui l'a emporté. Fukushima a montré que l'émoi suscité par les pannes et les incidents n'est jamais trop grand, ni au Japon, ni ailleurs, ajoute Gueorgui. Il passe ensuite en revue le test de résistance de façon systématique, en détaillant le grand nombre de risques et de faiblesses de la technologie et de l'exploitation des installations nucléaires qui n'y sont pas pris en compte. L'erreur humaine, le vieillissement du matériel, les fuites dans les conduites, les défaillances du système d'alimentation en élec-

Osaka



tricité n'y figurent pas, tout comme les scénarios anticipant l'apparition simultanée de plusieurs problèmes. Les chutes d'avion et les attaques terroristes n'y sont pas évoquées non plus. Calme et précis, Gueorgui Kastchiev exprime son indignation face à la mise en œuvre des tests de résistance et face à leur objectif si évident.

Hiromitsu Ino, l'expert nucléaire japonais, taxe la démarche japonaise d'irresponsable et lui reproche son manque de sérieux scientifique. Les tests sont faits pour éviter qu'un scénario tel que celui de Fukushima ne se répète. Or, l'analyse de l'accident est loin encore d'aboutir à une conclusion convaincante. Selon Hiromitsu Ino, on ne peut et on ne doit pas tirer les leçons d'un accident nucléaire aussi longtemps qu'on ne dispose pas d'une reconstruction plausible des événements. Personne non plus ne doit être autorisé à prendre la responsabilité d'une remise en marche, tant que le groupe nucléaire TEPCO et l'autorité de sécurité nucléaire japonaise répandent des mensonges sur les circonstances de l'accident, la situation actuelle, les faiblesses des réacteurs et leurs propres erreurs.

Osaka



Les questions adressées à Gueorgui et à Hiro-mitsu Ino témoignent d'une grande inquiétude au sujet de la sécurité dans la région de Fukushima. La centrale nucléaire d'Oï, située près d'Osaka, a été arrêtée, comme toutes les autres, pour être soumise aux contrôles de sécurité. Cette centrale devrait être la première à redémarrer après avoir passé les contrôles et le test de résistance. Les gens que nous rencontrons ici et qui vivent près d'Oï peuvent se faire une image de la pire des situations après Fukushima. L'ambiance dans la salle n'est pas sans rappeler l'Allemagne et l'après-Tchernobyl. L'accident nucléaire majeur n'est plus seulement une idée politique ou une marotte d'opposants aux nouvelles technologies. Une femme dans le public relève que « nous vivons maintenant avec la réalité d'une catastrophe nucléaire ». Et chacun admet, s'il est honnête, qu'il ou elle a peur pour ses enfants, peur de l'avenir, peur qu'une catastrophe comme celle de Fukushima ne se répète. A Osaka, Gueorgui mentionne la première fois que la fusion du coeur des réacteurs a libéré cent soixante fois plus de césium radioactif que la bombe d'Hiroshima. Le Japon affronte des pro-



Osaka

blèmes similaires à ceux d'un pays qui aurait subi une attaque nucléaire.

J'essaie d'expliquer les réactions de la société et des milieux politiques en Europe. A Osaka, on a entendu parler de la décision prise par l'Allemagne de sortir du nucléaire. Quant au refus net de l'Italie, seuls les initiés du débat nucléaire en ont connaissance. Et personne n'a lu ou entendu qu'en France, où règne le fanatisme nucléaire, non seulement le parti des Verts mais aussi les socialistes mènent une campagne électorale critique à l'égard du nucléaire.

Je retrace le basculement de l'opinion publique en Europe depuis Tchernobyl et réfute l'affirmation selon laquelle il y aurait un renouveau du nucléaire en Europe. La salle est étonnée d'apprendre que seules deux nouvelles constructions de centrales nucléaires ont été entreprises dans l'Union européenne au cours des vingt-cinq années qui ont suivi Tchernobyl.

Peut-être suis-je un peu trop pédagogique à la fin lorsque j'insiste sur la grande différence entre l'époque de Tchernobyl et celle de Fukushima.

18 Un quart de siècle après Tchernobyl, nous dispo-



En route

sons des connaissances et de la technologie nécessaires pour réaliser le tournant énergétique.

A Osaka comme partout au Japon, on dispose de connaissances étendues sur Tchernobyl. Mais personne ne veut s'imaginer que son propre pays ou sa ville pourraient être touchés un jour par un accident nucléaire. Maintenant, on réfléchit comment se passer de cette énergie. Le public dans la salle sait que les réacteurs d'Oi sont arrêtés pour contrôle. A Osaka, un fort mouvement s'est mis en place pour s'opposer à la remise en service. Or, la plupart des personnes présentes apprennent aujourd'hui seulement, pendant notre conférence, que seuls quatre réacteurs sont en service sur les cinquante-quatre que compte leur pays. Je suis surpris que tant de monde ignore que la flotte des réacteurs japonaise a été arrêtée et qu'on est en train de vivre une sortie du nucléaire, du moins pour un certain temps. Et les Japonais dans la salle, quant à eux, sont surpris que leur ville et leurs industries fonctionnent malgré tout.



Kyoto

10 janvier 2012

D'Osaka à Matsuyama City

Très tôt le matin, je fuis mon insomnie pour la piscine. Ce n'est pas si facile sans interprète. Je fais tout de travers : ce n'est pas le bon kimono, ni le bon linge, ni la bonne porte, ni la bonne direction dans la piscine. La liste de mes fautes est longue avant même que la troisième journée au Japon n'ait vraiment commencé. Le garde-bain tempère chacun de ses rappels à l'ordre par des courbettes. Et il est loin d'être le seul. Que je verse de la sauce soja sur le riz, que je me plaigne de la fournaise dans ma chambre ou que je veuille arrêter les toilettes électriques : on me répond par des courbettes, parfois même parfaitement synchronisées. J'ai aussi commencé à m'y mettre mais avec le désagréable sentiment d'incliner ma tête toujours au mauvais moment. Au petit-déjeuner, avec Silke, nous dressons une liste de nos fautes. Même pour les chaises de la salle à manger, nous sommes de toute évidence trop grandes. Nous ne sommes pas d'ici. Toshi nous trouve étranges.

En route



Devant le buffet, je réfléchis à la teneur en radioactivité de ce qui nous est offert. A combien de becquerels arrive-t-on par tête et par jour au Japon? D'où provient le riz, où a-t-on cueilli les fruits, pêché le poisson? Jusqu'à présent aucun de nos guides ne nous a déconseillé de manger ceci ou cela. Toshi nous dit de ne pas nous inquiéter au sujet du poisson. La mer était morte et vide bien avant Fukushima. J'essaie d'expliquer à Toshi ce que c'est que l'humour noir.

Shuji Imamoto nous rejoint à l'hôtel pour le petit-déjeuner. Je le connais depuis ma visite à Hiroshima et Nagasaki et je l'ai rencontré à plusieurs reprises depuis lors. Il est à la tête d'un réseau de Verts au Japon. Jusqu'à présent il ne voyait aucune chance pour un parti Vert de participer à des élections nationales dans son pays. Ce matin, il nous donne un bref aperçu des discussions en cours entre les organisations non gouvernementales et les Verts dans les régions. Désormais, il ne semble plus exclu de faire entrer des opposants au nucléaire au Parlement national. La question se pose maintenant de savoir s'il faut tenter l'expérience sous l'égide d'un parti existant ou dans le cadre d'un nouveau

Matsuyama City



parti Vert. Comment couvrir les coûts exigés pour les candidatures ? Il faut compter plusieurs dizaines de milliers d'euros pour un candidat. Imamoto est un homme prudent. Il me demande conseil. Mais je ne lui suis d'aucune utilité cette fois-ci car je ne connais pas suffisamment ni le pays, ni sa politique.

Ce matin, le Shinkansen nous donne déjà l'impression d'un chez-soi. La lumière se fait printanière et plus nous approchons de Shikoku Island, plus le paysage prend des allures méditerranéennes. Ici et là, les labours semblent avoir commencé.

La vue des champs qui défilent relance ma discussion avec Toshi sur la radioactivité et les denrées alimentaires. Toshi m'explique que le gouvernement japonais refuse d'étiqueter les denrées alimentaires. Les niveaux maximaux admissibles pour ces dernières ont été augmentés dans un premier temps. Un abaissement est annoncé. Les organisations de protection des consommateurs japonais exigent que cette démarche aille de pair avec un étiquetage des denrées alimentaires et des aliments pour le bétail. Elles craignent que les contrôles n'aient été faits jusqu'ici que de manière incomplète et peu cohérente. La méfiance à l'égard des

Matsuyama City



autorités japonaises est profonde. La crainte de la contamination radioactive est d'autant plus grande que le Japon a augmenté la valeur annuelle admissible pour la population générale. La radioprotection distingue entre la population générale et les travailleurs exposés. Le Japon admet aujourd'hui une dose de 20 millisieverts par année pour la population. C'est vingt fois plus que pour les travailleurs dans les installations nucléaires. Une dose aussi élevée n'était admise jusqu'ici que pour les activités dans les zones les plus chaudes. Ces seuils ne signifient pas pour autant qu'il n'y aura pas d'atteintes à la santé si on les respecte. Ce sont des valeurs qui, jusqu'à ce jour, résultent d'une évaluation des coûts, des avantages et des risques. Quels sont les coûts pour atteindre des valeurs basses? Quel est le coût d'un certain nombre de cas de cancer et d'autres maladies qu'il faudra accepter? Il est faux de croire que c'est seulement le dépassement des seuils qui entraîne des conséquences négatives pour les êtres humains et l'environnement et qu'il n'y a pas de danger si l'on reste en dessous des valeurs. Certains spécialistes de milieux de la radioprotection supposent que les doses plus

Publicité d'un
rikshaw



élevées entraînent une augmentation des cas de cancer. La contamination radioactive sur un plus long terme par un faible niveau de radiation est aussi considérée comme un risque particulier. Les conséquences seront graves pour les habitants des villes et des villages dans certaines régions fortement contaminées, situées en dehors de la zone interdite.

Le gouvernement japonais et l'autorité de radioprotection tablent apparemment sur l'ignorance, l'oubli et l'accoutumance, nous explique Toshi. Je parle des grandes campagnes de destruction de denrées alimentaires en Allemagne après Tchernobyl, en ajoutant que plusieurs de mes amies et connaissances ont émigré au Portugal et aux Iles Canaries pour protéger leurs enfants. Toshi précise qu'au Japon aussi beaucoup de familles ont quitté les régions contaminées. On ne dispose pas de chiffres à ce sujet.

A la gare de Matsuyama, nous sommes accueillis par Etsuko Abe. Elle m'impressionne par son élégance et par la sollicitude dont elle nous entoure. Elle nous explique notre programme, tout en regrettant que nous n'aurons pas le temps de



Souvenirs

visiter les plus anciens bains du Japon. Nous regardons sa ville à travers les vitres de la voiture. Etsuko Abe a été élue au parlement régional de Matsuyama City l'année dernière. Elle a déposé une candidature indépendante mais fait partie du réseau des Verts. Les élections ont eu lieu peu après le séisme et Fukushima. Elle a axé sa campagne entièrement sur la sortie du nucléaire. D'autres candidats proches des Verts ou qui se comptent parmi les Verts avaient éludé le sujet à cause de la situation de catastrophe qui perdure et par respect et compassion pour les victimes et leurs familles. Elle est la seule candidate «verte» de Matsuyama City et de la région à avoir réussi son entrée au parlement. La raison, c'est Ikata, ajoute-t-elle. La centrale nucléaire d'Ikata se trouve à proximité de la ville et menace Shikoku Island.

Je réussis à me ménager une petite heure pour faire le tour du quartier et je résiste à la tentation d'aller aux bains. Les bains sont anciens, beaux. Le lieu est calme. Tout est beaucoup plus petit qu'à Osaka ou les autres villes de notre voyage. Je compte autant de bicyclettes que de voitures.

25 Au coin d'une rue, des vieilles dames s'offrent un

Matsuyama City



bain de pieds dans l'une des fontaines chaudes. Je lutte contre l'envie de m'asseoir à côté d'elles et d'oublier Ikata, Oi, Kashiwasaki et toutes les centrales nucléaires, et de poursuivre ma route comme simple touriste.

La conférence a lieu dans une City Hall encore plus bondée que celle d'Osaka. Ici aussi, le public est un parfait échantillon de la société urbaine. Aileen, Toshi et Etsuko Abe sont survoltés parce que la télévision va produire une émission sur la conférence. Même après Fukushima, c'est exceptionnel que les médias japonais s'intéressent au mouvement antinucléaire. On peut dire que Gueorgui, Toshi et moi formons déjà une équipe bien rôdée.

Le « chronométrateur » est plus sévère qu'à Osaka. A Matsuyama City aussi, les gens ne savent pas encore que non seulement Ikata mais tous les réacteurs japonais hormis quatre sont arrêtés. Lorsque nous expliquons que les conséquences de la catastrophe nucléaire de Fukushima peuvent se comparer à celles d'une guerre atomique, la salle devient très silencieuse. Le test de résistance pour Ikata est en cours. Alors qu'il a été question tout d'abord de



A l'hôtel

remettre en marche la centrale nucléaire d'Oi près d'Osaka, on entend maintenant que l'on pourrait commencer par Ikata. Des rumeurs circulent que le gouverneur d'ici serait plus ouvert parce qu'on lui aurait promis une amélioration des liaisons ferroviaires pour toute la région.

Tout comme à Osaka, les citoyens ont lancé des initiatives contre le redémarrage des réacteurs. Les gens veulent que l'on tire les leçons de Fukushima : ils ne croient plus qu'on puisse vivre en sécurité à proximité d'Ikata. Ils veulent changer le Japon. Ce soir-là, une nouvelle nous parvient d'Allemagne mais qui n'a pas encore été confirmée officiellement au Japon.

Dans les cercles du gouvernement japonais, on aurait tout prévu pour une évacuation volontaire de Tokyo dans les premiers jours après la catastrophe de Fukushima, apprend-on. Nous l'avions supposé mais cela a toujours été nié, nous dit Aileen. Evacuer Tokyo ? L'idée seule change le Japon.

Allée des ginkgos
Tokyo



11 janvier 2012

De retour à Tokyo

Dans l'avion pour Tokyo, Aileen me demande ce que je souhaiterais. Un bon repas japonais. Promis, me répond-elle. Entre la gare et la tour où est logé le club de la presse étrangère, nous nous retrouvons dans un Starbucks Café. C'est le quatrième jour du voyage et le quatrième jour de fastfood.

A Tokyo, nous plongeons dans un monde différent. Notre programme prévoit tout d'abord une conférence de presse. Puis, outre la soirée obligatoire dans un hôtel-de-ville, nous aurons une réunion de travail avec des experts nucléaires critiques. Vingt-cinq minutes exactement sont par ailleurs prévues pour un entretien avec un secrétaire d'Etat du Ministère de l'environnement. Nous rencontrerons également les ambassadeurs d'Allemagne et de l'UE en compagnie de leurs spécialistes. Pour finir, une audience aura lieu au Parlement. Donc pas le temps de s'ennuyer durant ce jour et demi. Au Starbucks, je décide d'accepter toutes les propositions de l'ambassade de nous conduire et de nous accompagner à travers Tokyo.

Les ginkgos



Les locaux du club de la presse étrangère à Tokyo dominant la ville. De là nous pouvons admirer un instant les jardins du Palais impérial. La salle de presse est pleine. La conférence a été organisée en dernière minute. Il nous faut faire encore un peu de publicité pour la conférence antinucléaire de *Peace Boat* à Yokohama. Et Aileen veut que l'on sache en Asie quelles sont les répercussions de Fukushima en Europe. Très vite, nous nous rendons compte que les journalistes connaissent leur sujet et qu'ils sont curieux de nos impressions et de nos opinions. Les correspondants européens nous expliquent après la conférence de presse qu'il n'y a pas qu'au Japon que l'on rencontre un problème avec les reportages sur le mouvement antinucléaire. Si un reportage sur Fukushima suscite toujours l'intérêt des rédactions dans le monde entier, les informations sur le mouvement antinucléaire japonais n'intéressent pas grand monde. Pour le premier anniversaire de Fukushima, les choses devraient changer.

29 A la table ronde des ingénieurs et des physiciens plus tard dans la journée, les Japonais « cuisinent » Gueorgui. C'est une tâche difficile que de leur



Offrandes

expliquer patiemment, comme il le fait, le débat européen sur la sécurité après Fukushima. Les Japonais à leur tour exposent comment ils évaluent la mise en œuvre des tests de résistance dans leur pays et comment tout cela est géré. Le gouvernement a nommé un comité national scientifique pour étudier les enchaînements qui ont conduit à la catastrophe de Fukushima. Il s'agira d'examiner les conséquences radiologiques de l'accident nucléaire, les causes de la fusion des cœurs des réacteurs et le déroulement de l'accident dans les réacteurs. Puis il faudra étudier les questions sur les conditions sismiques et bien d'autres encore. Le comité doit présenter ses conclusions à fin 2012. Quelques-uns des experts nucléaires les plus critiques et les plus réputés travaillent dans les comités gouvernementaux pour analyser la fusion des cœurs des réacteurs de Fukushima. Malgré leur crainte de voir leur collaboration utilisée comme un alibi, ils estiment que ce serait irresponsable de leur part de ne pas partager leurs connaissances. Ils n'ont pas besoin d'expliquer à leur interlocuteur les conclusions de leurs réflexions. Gueorgui, quant à lui, souhaiterait



Carte des menus

une meilleure vue d'ensemble du débat japonais sur la sécurité et une plus grande transparence. Les hommes parlent longuement du grand nombre d'incidents graves survenus au Japon au cours de ces dernières décennies. Je suis fatiguée. L'image des jardins du Palais impérial se superpose tout à coup aux transparents des analyses d'accidents. Quand pourrons-nous revenir au Japon sans crainte, comme de simples voyageurs ?

Georgui Kastchiev,
Aileen Mioko Smith,
Toshiki Mashimo



12 janvier 2012

Dans le quartier du gouvernement à Tokyo

L'ambassadeur d'Allemagne nous accueille très tôt le matin. Je ne peux pas dire s'il porte une queue-de-pie ou un frac : la stupéfaction doit se lire sur mon visage car nous avons droit à une explication sur-le-champ. Au Japon aussi, ce n'est pas la tenue de travail habituelle. Et ce n'est pas pour nous que le costume a été sorti du placard mais pour l'Empereur en personne, qui me suit sur le programme de la journée. Nous goûtons les gâteaux confectionnés par la cheffe du bureau, tout en écoutant une introduction très dense sur l'état du débat énergétique au Japon depuis Fukushima, vu sous l'angle de l'ambassade. Les sondages d'opinion effectués depuis le printemps 2011 permettent de déterminer quand et dans quelle mesure l'opinion publique face à l'énergie nucléaire a changé. Ce n'est pas la fusion des cœurs des réacteurs qui a fait basculer l'opinion. La plupart des Japonais se sont distancés du nucléaire au moment où ils ont compris que le groupe TEPCO était dépassé par



Métro

les événements et qu'il agissait de façon irresponsable. Ce n'est qu'au moment où ils se sont rendu compte que le gouvernement japonais n'était pas en mesure de gérer la catastrophe, que le consensus social sur la nécessité indispensable de l'énergie nucléaire, établi depuis des décennies, s'est effrité.

Lorsque force a été de constater que les habitants de Fukushima ne recevaient pas de soutien mais qu'on les abandonnait à leur sort, les Japonais ont perdu leur foi dans l'énergie nucléaire. Une année après Fukushima, les gens souffrent encore et toujours de l'ignorance, de l'incompétence, de la dissimulation et du mensonge.

A cette heure matinale à l'ambassade d'Allemagne, les informations reçues, les impressions et les intuitions des derniers jours s'assemblent pour former une image aux contours plus précis. Lorsque nous poursuivrons la discussion plus tard avec l'ambassadeur de l'UE et les experts en matière d'énergie allemands et européens, la gravité du conflit politique autour de l'énergie nucléaire au Japon apparaîtra plus clairement encore. J'apprends ainsi que l'ancien premier ministre Naoto

Silke Malorny et
Akiko Yoshida



en place d'une loi pour la promotion des énergies renouvelables. On dit qu'il comptait parmi les rares voix critiques du monde politique. Son successeur et l'entourage de celui-ci maintiennent le vieux cap sur l'énergie nucléaire. Depuis la démission de Naoto Kan, l'exploitation des centrales nucléaires et sa prolongation pour une durée de soixante ans sont des objectifs affichés et déclarés, poursuivis avec détermination. Le Village nucléaire japonais a de beaux jours devant lui. Le terme inoffensif de village recouvre un écheveau complexe formé des milieux de l'industrie nucléaire, de l'économie et de la politique. Un grand nombre de politiciens japonais sont issus de ce terreau. Les dépendances sont multiples. L'argent y joue un grand rôle. Même la presse japonaise n'est pas vraiment indépendante par rapport aux heurs et malheurs des puissants de ce village. Le manque d'information ou la désinformation que nous n'avons cessé de rencontrer ces derniers jours sont le fait d'une couverture médiatique lacunaire. Le mouvement antinucléaire a de la peine à accroître sa visibilité, même après Fukushima. Ce n'est pas un hasard. Cela n'a rien à voir non plus avec une décision journalistique



En route

mais davantage avec la crainte des éditeurs ou des rédacteurs en chef de faire perdre à leur journal ou à leur émission des annonceurs importants.

Plus tard dans la journée, lors de l'audition au Parlement, le Kokkai-gijidō, le conflit autour de l'avenir des centrales nucléaires japonaises prend un contour plus précis. La force des oppositions citoyennes est une nouvelle donne dans le paysage politique japonais. Pour la première fois, les gouverneurs et les maires hésitent à donner leur accord à une reprise de l'exploitation des centrales. Et ce n'est pas seulement une question de pouvoir ou de réélection. Fukushima hante les esprits. La catastrophe nucléaire est désormais documentée par des images au Japon, et elle est toujours présente. Une année après, il est difficile de ne pas projeter ces images des ruines fumantes de Fukushima sur les réacteurs d'Osaka, de Kyoto et de Matsuyama quand il s'agit de prendre une décision sur l'arrêt ou la remise en service des centrales. Et le mouvement antinucléaire compte des défenseurs de renom.

35 L'entrepreneur à succès et l'homme le plus riche du Japon, Matsuyoshi Son, a créé une fon-



En route

dition pour le tournant énergétique. Le prix Nobel de littérature Kenzaburo Oë en appelle à la responsabilité de ses compatriotes et à la sienne propre : la grande promesse japonaise qu'une catastrophe telle que Hiroshima et Nagasaki ne se reproduira plus, a été rompue par l'exploitation des centrales nucléaires. Kenzaburo Oë a fait cette déclaration quelques semaines déjà après Fukushima. Le prix Nobel est à la tête de la campagne japonaise pour l'abandon du nucléaire. Le jour anniversaire du 3 mars 2012, il présentera une pétition au gouvernement. Cinq millions de signatures ont déjà été recueillies à ce jour.

Le secrétaire d'Etat du Ministère de l'environnement, qui s'est déclaré d'accord de nous recevoir, est jeune et nouveau à ce poste. Il nous accueille très poliment, en soulignant d'emblée qu'il ne sera sans doute pas en mesure de répondre à toutes nos questions. Son service est responsable de la décontamination des zones touchées en bordure de la zone interdite. Selon le plan officiel, une réhabilitation complète de très grandes zones devrait être possible en l'espace de quelques années. Le matériel radioactif sera stocké dans des nouveaux entrepôts



Fukushima City

intermédiaires ou définitifs encore à construire dans la zone interdite de 20 kilomètres. Les travaux ont déjà commencé. Il nous explique quels sont les montants mis à disposition et dans quels délais. Il prend note de nos questions plutôt sceptiques, en promettant d'y répondre plus tard par écrit. Vingt-cinq minutes ont été prévues pour cet entretien. Il durera exactement vingt-cinq minutes. Je ferai suivre une liste de questions. Cette brève discussion avec le jeune secrétaire d'Etat révèle le grand fossé qui sépare l'ancien et le nouveau système de pensée au Japon.

Nous prenons congé des bonnes âmes des ambassades et quittons le quartier du gouvernement en métro. La petite caravane sous l'aile d'Aileen s'agrandit. A la gare principale de Tokyo en début de soirée, de nouveaux hôtes venant de Corée se joignent à nous lorsque nous nous mettons en route pour Fukushima. Une fois de plus, j'essaie de rassembler mes notes et mes idées et je découvre que demain nous serons un vendredi 13.

Dans le train, une station avant Fukushima, Aileen nous indique que nous traversons une

Fukushima City



ne voyons rien qui pourrait attirer l'attention sur l'état particulier de cette région. Rien non plus quand nous descendons du train à Fukushima City.

Voit-on plus de personnes avec un masque? Ou en voit-on même moins qu'à Tokyo? Dans le train, j'ai découvert un homme avec un dosimètre sur sa veste de travail. A Fukushima, comme dans toutes les gares, on trouve sur le quai du Shinkansen des étals avec de jolis cartons remplis de sushis et des repas rapides très appétissants à l'emporter. Ces cartons semblent être le «Life Support System» japonais. La grande affiche d'un combattant japonais anti-alien, portant une armure d'extraterrestre, est le seul élément qui indique un danger d'un genre spécial dans la gare de Fukushima.

Le soir du 12 janvier, une grande réunion a lieu dans le Fukushima View Hotel. *Peace Boat* a invité des représentants du monde politique et des mouvements environnementalistes du monde entier à faire le voyage de Fukushima et Minamisoma. Cette visite doit nous préparer à la conférence pour un monde sans énergie nucléaire à Yokohama. La délégation la plus importante vient de

Fukushima City



rencontrés lors des grandes commémorations de Hiroshima et Nagasaki. Les quelques Européens se connaissent du mouvement antinucléaire. La réunion de ce soir au Fukushima View Hotel se termine par de grandes palabres. Je ne sais plus combien de fois j'ai évoqué les implications politiques de la catastrophe de Fukushima en Europe. L'histoire de la France où les compteurs Geiger étaient épuisés après Fukushima résonne bizarrement ici. Ce sont les Coréens qui rient le plus. Ils veulent absolument que je vienne chez eux. En Corée aussi, après Fukushima, une fin du nucléaire semble concevable. Il y a cinq ans encore, un soir à Hiroshima, on m'avait expliqué dans une réunion semblable que l'on pouvait lutter contre les armes nucléaires mais pas contre les centrales nucléaires.

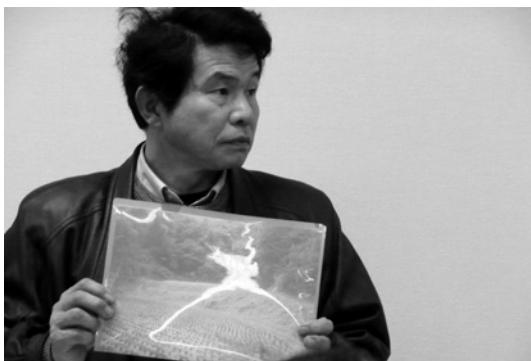
Durant ce parcours à travers le Japon, j'ai essayé sans cesse de me représenter quelque chose en rapport avec ce lieu. Fukushima. Ce soir encore, à l'hôtel Fukushima View, je me demande ce que je viens faire ici. Est-ce que je veux vraiment être ici? Je pense au voyage que j'ai fait en 1988 dans la zone autour de Tchernobyl. Je sais que je n'irai pas dans la région que les habitants ont dû quitter.



Champs de légumes

Je sais que j'irai dans les villes et les villages où les gens vivent et travaillent. La catastrophe arrive, et la vie continue.

Seijo Sugeno



13 janvier 2012

Le parcours à travers la préfecture de Fukushima

Les entretiens que j'ai demandés avec les représentants officiels de la préfecture de Fukushima ne pourront malheureusement pas avoir lieu. *Peace Boat* a organisé, pour notre groupe international, trois grandes réunions d'information avec des représentants de groupes de citoyens, d'organisations paysannes et de l'Université de Fukushima. Nous nous arrêterons dans la ville de Fukushima, puis à Date et à Minamisoma. Les longs trajets en bus seront aussi mis à profit : les membres des différents groupes de citoyens monteront à bord en cours de route pour nous exposer leurs objectifs, leur travail, leurs problèmes et leurs succès. Ce tour est parfaitement organisé et planifié, comme d'ailleurs tout le voyage. Je m'exerce à garder une distance prudente lorsque notre groupe se met en route. La première conférence déjà, dans la City Hall de Fukushima, me bouleverse.

Une documentation sur la « vie après » sera présentée à l'occasion du premier anniversaire de la catastrophe



1ère étape : Fukushima City Hall

Dans la ville de Fukushima, nous écoutons Fuminori Tamba, le fondateur de *l'Institute for Fukushima Recovery* à l'Université de Fukushima. Sa contribution est dense, factuelle : cela fait désormais presque un an que les réacteurs de la centrale nucléaire de Daiichi ont échappé à tout contrôle mais les erreurs et les faiblesses de la gestion de catastrophe subsistent. Les mesures destinées à protéger les personnes et l'environnement manquent de cohérence et arrivent trop tard. Il en était ainsi au début de la catastrophe, il en va de même aujourd'hui encore. Le 11 mars 2011 le grand séisme a détruit la centrale nucléaire de Fukushima Daiichi. Le 12 mars les cœurs des réacteurs sont entrés en fusion. La déclaration officielle n'a suivi que le 15 mars. Fuminori Tamba souligne que ce retard, dont doivent répondre la compagnie TEPCO et le gouvernement japonais, reste impardonnable. De ce fait, les risques pour les habitants de la région se sont aggravés de façon significative. Les personnes vivant dans un rayon de 250 kilomètres autour de

42 la centrale nucléaire de Fukushima sont particu-

Préfecture de
Fukushima



lièrement touchées et menacées à très long terme. Après la catastrophe, les gens sont restés confinés un mois dans leurs maisons. Selon Fuminori Tamba, la contamination dans la région est très élevée par endroits. Imaginez-vous un léopard, nous dit-il, et vous pourrez mieux vous représenter la situation. La carte de la contamination radioactive de Fukushima ressemble à une peau de léopard. Même après la conférence, je n'ai toujours pas compris la systématique des décisions d'évacuation de la population. Qui décide quand et où il faut recommander des évacuations en dehors de la zone de 20 kilomètres? Que veut dire une recommandation pour une évacuation volontaire? Qui reçoit une indemnité et qui n'en reçoit pas?

Les personnes qui ont quitté la région après le séisme, le tsunami et l'accident nucléaire se sont relogées un peu partout dans le pays. Vingt pour cent seulement des personnes évacuées vivent dans des colonies nouvellement construites mais provisoires. L'Université de Fukushima tente d'examiner systématiquement quelque trente mille personnes. Fuminori Tamba évoque en particulier les enfants, qu'il faut protéger. Beaucoup de parents ont en-

A l'abandon ?



voyé leurs enfants au loin car la vie à Fukushima est dangereuse pour eux. La place de jeu, le terrain de sport, le parc et la piscine restent interdits. La santé, c'est de rester en chambre.

Fuminori Tamba rapporte que beaucoup de parents ont organisé leurs propres groupes d'entraide. Ils se sont retrouvés seuls avec leurs gros soucis pour la santé de leurs enfants. En plus, ils doivent les protéger contre la discrimination. On nous cite en exemple un incident qui s'est produit lors d'un match de baseball. A la fin du match, l'équipe perdante se retourne contre son joueur de Fukushima. Pauvre malade ! On désigne maintenant les gens de Fukushima par le terme de *hibakusha*, qui est utilisé pour les survivants des bombes d'Hiroshima et de Nagasaki, nous dit Mme Marumori qui a raconté l'histoire du baseball. Et non seulement on les appelle les *hibakusha* de Fukushima, mais leur sort va être identique à celui des victimes de Hiroshima et de Nagasaki : ignorés.

44 Aya Marumori de la *Citizens Radioactivity Measuring Station* parle des sentiments de peur, de frustration, de colère qui tourmentent les gens de

Préfecture de
Fukushima



Fukushima. Leurs questions n'ont toujours pas trouvé de réponses. Tout est contradictoire. Toujours plus de recherches, de mesures et d'études sont entreprises par les citoyens de la région de Fukushima eux-mêmes. Ils sont aidés par quelques organisations de l'étranger. Au bord des larmes, Aya Marumori remercie pour toute aide qu'on pourra leur apporter. Et elle accuse : durant des décennies, le Japon tout entier s'est fourni en énergie à Fukushima. Nous-mêmes n'en avons pas utilisé tant que ça. Mais c'est nous qui supportons tous les dommages. Le gouvernement nous laisse seuls avec cela. Nous avons besoin d'aide. Nous avons besoin de plus de médecins, de plus d'experts en matière de radiations. Aidez-nous pour que nous ayons un avenir.

L'orateur suivant s'appelle Seijo Ugeno et vient de Nihommatsu, une ville qui fait partie de la préfecture de Fukushima. Il est le porte-parole du réseau des agriculteurs biologiques de la région. Il a préparé une série de diapositives et nous montre son très beau village. Les paysans y procèdent à leurs propres expériences. Ils veulent décontaminer leurs terres, ils ne veulent pas abandonner



leurs fermes et leurs domaines. Ils veulent rester paysans et produire une nourriture saine. Les sols de leur village sont très argileux. Ils répandent des matières organiques et des roches pulvérisées sur leurs champs. Ce traitement permet de retenir les ions radioactifs. Seijo Sugeno nous raconte qu'ils ont récolté du riz brun avec une valeur mesurée de moins de 100 becquerels par kilo. C'est très nettement en dessous du seuil limite de 500 becquerels par kilo. Le riz en provenance des régions de montagne est bien au-dessus de cette limite. Il montre des photos de rizières d'où provient un riz fortement contaminé. Et il ajoute que les paysans viennent de découvrir un nouveau problème : l'eau qui s'écoule des montagnes vers les terrasses et ensuite vers la plaine est fortement contaminée.

Elle contamine à son tour les sols et les nappes phréatiques. Seijo Sugeno et ses collègues vont tenter maintenant de collecter ces eaux, de les retenir dans des barrages ou de les détourner. L'organisation de Seijo Sugeno compte environ deux cents paysans engagés dans l'agriculture biologique. Et il y a des centaines de paysans aussi qui ne cultivent pas selon les méthodes de l'agriculture biologique



mais qui produisent selon des pratiques agricoles durables. Un magasin sur internet, ouvert récemment, commercialise leurs produits en ligne. A ma question, Seijo Sugeno répond qu'il n'y a que peu de commandes. Mais c'est normal, ce n'est qu'un début, ajoute-t-il, comme s'il devait consoler ses auditeurs.

Hiroyuki Yoshino est le dernier orateur à s'exprimer dans la City Hall. Il parle au nom d'un des grands groupes de citoyens dont l'objectif est de protéger les enfants de Fukushima. Depuis des années, il collecte des fonds pour la branche japonaise des *Enfants de Tchernobyl*. Aujourd'hui, c'est lui qui doit mettre ses propres enfants en sécurité. Il les a logés chez des proches parents, loin de Fukushima. Comme beaucoup de parents de Fukushima, il ne voit ses enfants que rarement. Nombreuses sont les familles qui vivent séparées depuis l'accident nucléaire. Pour les enfants qui sont restés dans la zone contaminée, il a mis sur pied le projet *Poka Poka*. Ce projet permet à des enfants de Fukushima de séjourner régulièrement dans un ancien lieu de cure qui n'est pas très éloigné mais qui n'a pas été contaminé. Les enfants doivent pouvoir passer le



En route

plus souvent possible un week-end ou quelques jours, avec ou sans leurs parents, dans un environnement épargné. Les hôtels qui ont perdu leur clientèle à cause de la proximité de Fukushima offrent des prix avantageux. C'est néanmoins trop cher pour beaucoup de parents. Il nous demande de collecter des fonds pour son projet *Poka Poka*. Plus on réunira d'argent, plus on pourra envoyer d'enfants se détendre loin de Fukushima.

Je remonte dans le bus avec des sentiments étrangement mitigés. Je ne peux que rester admirative devant ces gens qui luttent ensemble pour leur coin de terre et leur sécurité. En même temps, cela me désole que dans un pays aussi riche que le Japon, une année après l'une des pires catastrophes qu'on puisse s'imaginer, les gens se sentent laissés pour compte et trahis.

Le trajet de Fukushima à la ville de Date nous fait traverser des banlieues et des zones d'activités artisanales. Les maisons d'habitation, les supermarchés, les stations à essence, les ateliers d'artisans se suivent et donnent l'impression d'une vie active. Puis viennent les premiers champs. Est-ce ici qu'habite Seijo Sugeno? Je suis particulièrement

Echantillonnage de
lait à Iitate (dia de
Kenichi Hasegawa)



frappée par les vergers avec leurs arbres soigneusement taillés. La terre est cultivée avec soin. Au fur et à mesure que nous nous approchons de Date, le paysage devient plus campagnard. Nous traversons à plusieurs reprises un large cours d'eau pour nous approcher des collines de l'arrière-pays. Les barrages pour retenir l'eau radioactive qui descend des montagnes, est-ce ici dont on en a besoin? Je suis à la recherche de panneaux qui signaleraient la contamination. Dans ce pays des signes, aucune signalisation pour la radioactivité? Aucun signe pour les taches du léopard? Jusqu'à l'arrivée au centre d'évacuation, je ne découvre ni panneau de danger ni barrières.

Transport aux
abattoirs (dia de
Kenichi Hasegawa)

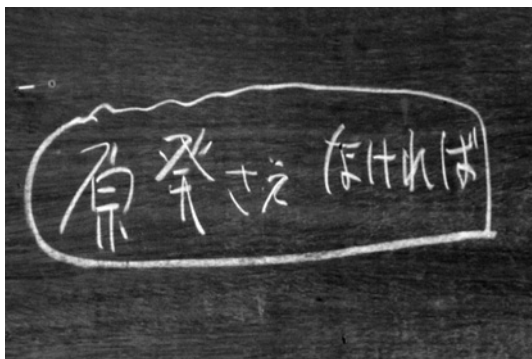


2e étape : Le centre d'évacuation de Date

Un centre d'évacuation central a été aménagé dans la partie orientale de la ville de Date. Des maisons préfabriquées en bois se groupent autour de la maison communale qui sert de lieu de rassemblement. C'est ici que vit Kenichi Hasegawa avec sa famille. Il nous attend à la maison communale. Son village comptait parmi les plus beaux du Japon. Il en parle avec enthousiasme, aussi de la culture et des temples qui font sa renommée. Il nous explique qu'il est le chef du district de Madea à Iitate. La communauté villageoise vit dans l'«esprit de madei», ce qui signifie avoir le coeur ouvert, être poli, consciencieux, modeste et humble. La plupart des paysans d'Iitate sont des producteurs de lait. Puis il corrige : ils étaient des producteurs de lait. Aujourd'hui un tiers des gens d'Iitate vivent dans le centre d'évacuation. Lorsque le malheur est arrivé, Kenichi Hasegawa travaillait dans les champs. Subitement, le sol s'est mis à onduler.

50 Lorsque la terre s'est arrêtée de trembler, il est rentré en courant au village. Son village, sa mai-

Lettre d'adieu
(dia de
Kenichi Hasegawa)



son étaient intacts, sa famille indemne. C'est le lendemain seulement qu'il a entendu parler de Fukushima. Comme porte-parole du district, il a été convoqué à une séance au centre communal. Il se demandait si on allait lui fournir des informations sur Fukushima et les émissions radioactives. Lorsqu'on lui a communiqué les valeurs mesurées, il a été choqué. On lui a demandé de garder le silence. Il est retourné à Iitate et a invité les habitants du village à une réunion pour le lendemain matin. Dans cette réunion, il leur a communiqué tout ce qu'il avait appris, en leur demandant de ne pas quitter leurs maisons, sauf en cas d'urgence, d'arrêter tous les ventilateurs, d'enlever tous les vêtements et de les laver, de ne plus manger les légumes du jardin ni de boire du lait. Tout cela s'est passé le 15 mars 2011. Ce jour-là, on a mesuré 100 microsieverts par heure à proximité du village. C'est un journaliste qui le lui a appris. Lors de la rencontre officielle suivante avec les autorités au centre communal, on lui a montré une carte de la répartition des retombées. Il a exigé l'évacuation d'Iitate.

51 Sa demande a été ignorée. Plus tard, il a réussi à faire venir un professeur de Tokyo au village

Un paysan d'Iitate
(dià de Kenichi
Hasegawa)



pour analyser les échantillons de lait. Lorsqu'ils ont appris les résultats, les paysans ont pris la décision, de leur propre chef, d'arrêter la production de lait à fin avril. Après les analyses et les mesures de l'expert de Tokyo, les autorités ont enfin pris la situation à Iitate au sérieux. Deux vaches ont été abattues et examinées. Après cela, les paysans ont dû faire abattre et détruire leurs troupeaux. L'évacuation des habitants d'Iitate a commencé peu après. Un des paysans s'est suicidé après l'abattage des bêtes. Kenichi Hasegawa nous montre la lettre d'adieu de son ami. Il jure qu'il prendra au sérieux les dernières volontés de cet homme. Il s'opposera désormais à toute idée d'avenir pour l'énergie nucléaire. La vérité est que personne au Japon n'a jamais pensé qu'une grande catastrophe nucléaire puisse être possible. C'est seulement à cause de cette idée fausse que l'on a des centrales nucléaires au Japon, ajoute-t-il.

Les mesures faites à Iitate montrent que la radiation nucléaire est aujourd'hui plus élevée qu'au moment de la fusion des réacteurs. Kenishi Hasegawa soupçonne que toutes les particules radioactives ne pénètrent pas dans le sol mais qu'elles sont

Kenichi Hasegawa
au Centre
d'évacuation



emportées par les vents. Et que la pluie continue d'apporter de la radioactivité. Il ne croit pas à un avenir pour le village. Si son pays lui dit, retourne chez toi, il retournera sans doute. Mais il n'emmènera pas ses quatre petits-enfants. S'il revient, il reviendra seul. Il dit encore que lorsqu'il mourra dans son village, le village mourra avec lui.

Ce que nous avons entendu du chef des paysans d'Iitate ravive ma tristesse au moment où j'écris ces lignes. Mais il y a des éléments réconfortants aussi dans son discours. Kenichi Hasegawa est un homme triste. Comment pourrait-il en être autrement? Pourtant, il paraît très résolu lorsqu'il raconte qu'il voyage beaucoup aujourd'hui à travers le Japon, qu'il tient des conférences et qu'il discute beaucoup – aussi avec des visiteurs étrangers.

Il poursuit deux objectifs. Une telle catastrophe ne devra plus jamais se reproduire. Par conséquent, le Japon doit abandonner l'énergie nucléaire. Il va également lutter contre la discrimination dont sont victimes les habitants de Fukushima. La discrimination des victimes et des survivants d'Hiroshima et de Nagasaki est le plus grave péché du Japon, estime-t-il. Il veut faire tout ce qui est en son pou-

Centre
d'évacuation



voir pour que cela ne continue pas ou que cela ne se répète pas.

Après avoir quitté Minamisoma, nous traversons une région montagneuse. Je découvre un Japon tout autre que celui que j'ai entrevu les jours précédents. Des petits villages, des fermes isolées, des champs entourés de forêts. Il neige. Un mince tapis neigeux adoucit la tristesse de la journée. Il n'y a pas de poussière. La neige éclaire le paysage et je respire. Je pense à Tchernobyl et à ces premières tournées d'inspection dans les villages abandonnés, qui se faisaient toujours lorsque la neige était tombée. Ici, la neige fait ressortir les fruits rouges des arbres dénudés par l'hiver. Ce sont des kakis. La région est réputée pour l'excellence de ses fruits secs, m'apprend-on. L'année dernière, il n'y a pas eu de récolte. Dans une vallée, les singes se déchaînent dans une plantation de kakis. Sont-ils déjà les maîtres des lieux ?

En passant près d'une ferme, nous voyons derrière un simple grillage un premier groupe d'ouvriers en combinaisons de protection contre les radiations. Ils s'activent autour de sacs à ordures noirs à proximité d'un conteneur. Comment in-

Centre
d'évacuation



terpréter cette image fugace? Est-on en train de mettre en œuvre le grand plan de décontamination, comme nous l'expliquait le secrétaire d'Etat du Ministère de l'environnement à Tokyo? Ou cette ferme est-elle une tache particulièrement rayonnante sur le pelage du léopard?

Nous passons près d'un centre commercial vide. Une école à proximité est fermée. Sommes-nous à Iitate? Est-ce ici qu'on a emmené les vaches de Kenichi Hasegawa à l'abattoir? Il est difficile de dire quelles maisons et quelles fermes sont habitées ou non. Parfois, on voit des traces de pneus dans la neige. Le porte-parole de l'*organic farmer union*, qui est notre guide pour ce trajet, nous dit que plusieurs paysans sont partis avec leurs familles. Durant la journée, les vieux reviennent entretenir leurs fermes et leurs domaines. Seijo Sugeno et ses paysans n'abandonneront leur village à aucun prix.

Ce que je n'arrivais pas à saisir ce matin encore, je commence à le comprendre. Je le lis dans le paysage.

Aux abords de la zone interdite



3e étape : La porte d'entrée dans la zone

Avant d'atteindre les barrages routiers bloquant l'accès à la zone interdite, nous apercevons la mer à l'horizon. Une étendue plate de plusieurs kilomètres nous en sépare. Nous voyons jusqu'où le tsunami a pénétré à l'intérieur des terres. Une maison blanche marque la limite des dévastations provoquées par l'eau.

Nos bus s'arrêtent sur le parking d'un resto-route non loin de la zone interdite. Ici, on peut faire une pause, prendre de l'essence, manger, se reposer. C'est un resto-route tout à fait normal. Il est loin d'être plein. Sur le parking presque vide, deux policiers en combinaisons de protection s'affairent près de leur véhicule. Très disciplinés, notre groupe a suivi toute la journée les instructions des accompagnateurs japonais. Les groupes répartis dans les trois bus ne se sont pas mélangés. Si l'on voulait changer de bus, il fallait en faire la demande. La plupart d'entre nous accélèrent le pas dès que la porte d'accès à la zone interdite est en vue. Les banderoles sont prêtes à être déroulées.

Point de contrôle
devant
la zone interdite



Les policiers près du barrage portent aussi des vêtements de protection et des masques. Leur nervosité, au moment où nous avançons vers eux, s'explique sans doute par la nécessité de nous protéger. Je crois qu'ils ont peur que l'un des badauds étrangers ne se fasse écraser.

La circulation est dense. Les camions et les voitures passent le point de contrôle le plus souvent sans s'arrêter. Leurs occupants portent presque tous des combinaisons de protection. Les camions sont chargés de sacs de poubelles noirs. Les Japonais nous expliquent qu'ils sont remplis de terre déblayée dans le cadre du programme de décontamination. Elle provient des régions contaminées pour être transportée dans les dépôts de déchets radioactifs centralisés dans la zone interdite. Je pense à Tchernobyl 1988. Là aussi, les routes menant vers la zone interdite étaient encombrées. Les véhicules, pour la plupart des véhicules de l'armée, circulaient inlassablement, transportant des soldats, des ouvriers et du matériel. Nous avons alors croisé régulièrement des camions-citernes qui lavaient les routes. Toutes les voitures qui quittaient la zone interdite étaient également lavées et sou-



Minamisoma

mises à des mesures de taux de radioactivité. Rien de tout cela à la porte d'accès à la zone interdite de Fukushima. Peut-être que cela se fait plus loin, à l'abri des regards, à l'intérieur de la zone.

Les policiers des barrages dans leurs vêtements de protection et avec leurs masques semblent obéir à une chorégraphie savamment étudiée en agitant leurs bâtons clignotants. Ils sont comme des jongleurs à ce point de contrôle entre deux mondes, sur cette frontière entre l'habité et l'inhabité, entre la sécurité et le danger. Les policiers se posent-ils des questions sur cette ligne de démarcation? Ont-ils des doutes sur le tracé de cette délimitation? Le ballet de la police routière aux carrefours à Tokyo m'avait impressionné il y a quelques jours déjà. Mais pour régler l'entrée dans un parking à Tokyo, il y a au moins deux fois plus de policiers qu'à l'accès à la zone interdite.



4e étape: L'office du tourisme de Minamisoma

La nuit est en train de tomber lorsque nous rencontrons les groupes de citoyens à l'office du tourisme de la ville de Minamisoma. Nous sommes accueillis par Mikako Takahashi. Elle est chargée de nous expliquer la situation de sa ville. Depuis la catastrophe nucléaire, la ville est morcelée en trois parties. La partie qui se situe dans un rayon de 20 kilomètres autour de la centrale nucléaire a été entièrement évacuée et interdite d'accès. Pour celle qui se trouve entre 20 et 30 kilomètres de la centrale, les autorités avaient émis une recommandation d'évacuation temporaire à cause des taux de radioactivité très élevés. Cette recommandation a été levée en août 2011. Depuis lors, beaucoup de résidents sont revenus dans leurs habitations, mais de loin pas tous. La troisième partie de la ville, située à plus de 30 kilomètres de la centrale, n'a jamais été évacuée.

La ville était une destination touristique très prisée des Japonais. La beauté de ce lieu, directement au bord de la mer, attirait même les touristes

Minamisoma



étrangers. Pour la plupart des Japonais, le nom de Minamisoma évoque la plage, les baignades, la plongée, le surf. Mikako Takahashi nous parle avec enthousiasme aussi d'une très ancienne tradition équestre, d'un célèbre élevage de chevaux, de festivals et de courses de chevaux. Au moment de dire que les gens de Minamisoma ne permettront jamais que leur ville se transforme en ville fantôme – c'est une supplication presque, sa voix lui fait défaut. Elle pleure à la fin de cette journée des histoires tristes. Elle n'est pas la seule. Pour conclure, elle se ressaisit et se redresse : nous avons toujours su que nous avions une centrale nucléaire près de chez nous. Durant ces quarante années, nous avons eu foi dans le bon développement de la science et de la technique, pour que tout se passe bien. Aujourd'hui nous payons cette erreur au prix fort : nos enfants.

Elle salue la présence du poète japonais Jotaro Wakamatsu qui a su trouver les mots pour exprimer ce que ressentent les gens Minamisoma. Les poèmes qu'il a composé sur Tchernobyl dans les années 1990 se lisent aujourd'hui comme des prophéties. Il a également écrit sur les premiers



incidents connus de la centrale nucléaire de Fukushima.

Ce soir, Wakamatsu lit des extraits de son recueil de poèmes à paraître pour le jour anniversaire de la catastrophe. Les grandes questions qui le préoccupent : qu'est-ce qui fait de nous ce que nous sommes ? Qu'est-ce qui nous rend humains ? Telles sont ses questions après Fukushima.

Le *Minamisoma Institute for Decontamination* a pour mission de conseiller les citoyens pour l'assainissement des bâtiments, des terrains et des terres agricoles. Hakuzawa-san explique combien il est difficile de faire prendre conscience aux citoyens du danger que représente la vie à Minamisoma. Les citoyens ne savent pas ce que cela signifie de vivre jour après jour avec une forte concentration de radioactivité. Les microsievverts par heure, c'est encore plus difficile à évaluer que le taux de cholestérol ou de sucre. Le gouvernement déclare que l'impact des rayonnements se situe dans les limites acceptables et que la décontamination remettra les choses en ordre. Pourtant, les mêmes questions continuent de se poser jour après jour à Minamisoma : comment décontaminer, nettoyer, assainir

Porte-paroles des
groupes de citoyens
à Minamisoma



les maisons, comment décontaminer les champs, comment décontaminer les gens, les animaux, les rivières, les montagnes, les plages et la mer ?

Son groupe de citoyens a élaboré un programme pour les contrôles de santé et les soins médicaux. C'est ainsi qu'ils établissent leurs propres plans pour lutter contre l'exposition aux radiations et prêtent gratuitement des compteurs Geiger ou des dosimètres. Les habitants de Minamisoma peuvent ainsi vérifier en toute indépendance quel est le taux de radioactivité dans leurs maisons et leurs jardins, ou à leur place de travail. Hakuzawa ajoute que le gouvernement n'a mis en place aucun service d'information et de conseils systématiques. La décontamination de toutes les régions touchées est annoncée. Mais l'argent pour la mise en œuvre de la décontamination va aux grandes entreprises nationales et aux grands groupes énergétiques. Seul un restant va aux communes.

Or, malgré toutes les difficultés et les dangers qu'ils affrontent, les groupes travaillent sur un plan d'avenir pour la ville : Minamisoma sera une ville modèle pour les énergies alternatives. On sent que



Mrs. Takahashi

Pour terminer, c'est le groupe *The Frontier Minamisoma* qui nous présente son travail. Ryota Kusano est jeune mais paraît soudain vieilli lorsqu'il évoque ses souvenirs. Tout s'est désagrégé avec la catastrophe, commence-t-il. Plus rien n'est comme avant. On ne reconnaît plus rien. Nous avons appris l'évacuation de notre quartier par la radio. Tout le monde était dépassé avant même d'apprendre la destruction de la centrale nucléaire de Daiichi. Entre-temps, Ryota Kusano est revenu à Minamisoma, mais sans sa femme, ni les enfants. Il a pu se permettre d'installer sa famille ailleurs. Tout le monde ne le peut pas. Ceux qui sont restés ou qui reviennent se demandent ce qu'ils peuvent faire pour que leur ville vive, pour que les jeunes y restent, et pas seulement les vieilles personnes. Ils ont commencé tout d'abord par distribuer des secours. Puis ils se sont mis à planter des arbres dans le cadre d'une grande action, appelée *Plant to plant project*. L'exploitant des centrales nucléaires a fait don des plants. Au moment de planter les arbres, et après aussi, les discussions vont bon train : on parle, on s'affronte au sujet des intérêts des partisans du nucléaire et des intérêts des paysans. Chacun

Préfecture de
Fukushima



exprime son opinion. Ça aussi, c'est notre ville, nous dit Ryota Kusano. *The Frontier Minamisoma* veut désormais s'occuper davantage encore des enfants. Une année après Fukushima, les enfants de Minamisoma restent toujours confinés à la maison toute la journée. Ils ne rêvent que de sortir. Depuis la catastrophe, il n'y a eu qu'une seule fête sportive. En guise d'adieu, Ryota Kusano souhaite que nous jetions un coup d'œil au site internet de *Recovery Department Store*. Il s'agit d'un tout nouveau projet : nous offrons des produits et des services de et pour Minamisoma pour montrer que nous existons et que nous n'abandonnons pas.

Il fait nuit noire, et on peut bien se cacher dans le grand bus. Je rêve de m'évader un moment dans l'obscurité de la nuit, dans les collines derrière Minamisoma. Mais je ne peux pas échapper à la jeune femme qui nous accompagne sur le chemin du retour jusqu'à la gare de Fukushima. Elle nous fait le récit de cette journée où elle a pris la fuite.

Elle dit combien sa décision a été difficile. Partir ou rester ? Elle vit seule avec sa fille. Quelle est la meilleure solution pour l'enfant ? La réponse est simple. Mais si tu pars, de quoi vas-tu vivre, et

Préfecture de
Fukushima



où ? Il n'y a personne à qui demander conseil. Pas d'expert, ni de maire ou de médecin qui te dise : Pars ! Tu es seule et tu n'as jamais été aussi seule de ta vie. C'est ainsi qu'il faut vous représenter cette fuite, nous dit-elle. Lorsqu'elle s'est décidée à partir, la route sur laquelle nous roulons maintenant était celle de la fuite. Les voitures avançaient pare-chocs contre pare-chocs. Qui voulait partir devait emprunter cette route, c'était la seule voie possible. Lorsqu'elle s'est décidée à partir, il y avait là déjà un flot incessant de voitures. En fait, ce n'était pas vraiment une décision : elle s'est sentie comme happée par ce flot. Elle s'est insérée dans la file, sans réfléchir. Sur cette route, il n'y avait qu'un seul objectif : fuir la centrale nucléaire.

Aujourd'hui, sa fille vit chez des parents proches. Elle ne la voit que tous les quinze jours. C'est triste mais c'est pour préserver sa santé, ajoute-t-elle. Elle doit gagner sa vie. Ensemble avec d'autres parents, elle réfléchit à la manière de s'engager davantage pour les enfants, pour leur offrir plus que les excursions dans des régions non contaminées. Beaucoup de parents souhaiteraient aujourd'hui mettre leurs enfants dans des internats.

La route de
la fuite



Elle veut savoir si des internats existent dans nos pays, combien cela coûte chez nous, et s'ils sont financés par l'Etat.

Lorsque nous nous quittons à la gare de Fukushima, nous n'avons plus le temps de faire des adieux. Nous ne devons pas rater notre train. Le lendemain matin, à Yokohama, va s'ouvrir la grande conférence antinucléaire. Nous y avons été préparés aujourd'hui.



Yokohama

14 janvier 2012

Yokohama au bout du voyage

Je me suis habituée à la présence des « chronométrés » dans les conférences mais je ne peux ni ne veux m'habituer aux « pousse-passagers » qui pressent carrément les passagers hésitants dans les wagons bondés du métro à Tokyo. Le jour passé à Fukushima est le jour le plus long du voyage, au propre et au figuré. Il est minuit passé lorsque Silke et moi nous asseyons au bar du dernier hôtel de notre voyage au Japon. Nous buvons un cocktail Yokohama Bay et partageons un même sentiment d'impuissance légèrement hystérique. Nous ne savons plus, ni l'une ni l'autre, comment nous nous étions imaginé ce voyage. Nous sommes impressionnées par les récits entendus aujourd'hui, par les gens qui nous ont donné un aperçu de leur vie. Ont-ils senti nos craintes que leur lutte contre la perte de leur coin de terre, de leur patrie est trop dangereuse et peut-être même sans issue ? C'est à moi d'ouvrir la conférence le lendemain matin. Que vais-je dire ? Qu'en est-il

67 des idées que j'ai notées en Allemagne avant mon

Affiche de la
conférence



départ: qu'est-ce qui tient debout encore après ce voyage?

Une grande roue, somptueusement illuminée, tourne devant la fenêtre de ma chambre au dix-septième étage de l'hôtel. Y a-t-il des villes japonaises sans grandes roues illuminées? Pour chacune des conférences des jours précédents, j'ai trouvé des exemples de gaspillage d'énergie. A Yokohama, je suis sur le balcon et je regarde ce jeu de lumières et de couleurs. Au cœur de la splendide roue, une horloge compte les secondes, les minutes, les heures qui passent. Voici une année maintenant que les gens de Fukushima vivent avec la catastrophe. Au bout de cette première année, ils ne savent pas ce que l'avenir leur réservera encore. Mais ils pressentent qu'il n'y aura plus d'année où ils pourront se dire que c'est fini.

Avec Aileen Mioko
Smith à la manifes-
tation antinucléaire
à Yokohama



La conférence

On me rappelle trois fois le matin même que je dois impérativement rencontrer mon interprète. Je promets tout ce qu'on veut et je lutte contre un sentiment de surmenage. Deux heures avant l'ouverture, un peu à contrecœur, je parle enfin avec lui : il s'avérera que c'est la meilleure décision de la journée. Il entend bien faire son travail et veut aller en profondeur. Ses questions précises m'aident à me concentrer. Nous biffons ce que je n'arrive pas à lui expliquer. Ce n'est pas son premier mandat de traduction simultanée en japonais pour des opposants à l'énergie nucléaire. Il connaît son affaire mais c'est la première fois qu'il entend que seuls quatre des cinquante-quatre centrales nucléaires japonaises sont encore en service. Il reste coi lorsque nous arrivons à la description du Japon : la situation serait comparable à celle d'un pays après une guerre nucléaire ? Qu'est-ce qui vous permet de dire cela ? Etes-vous certaine que les retombées radioactives de Fukushima sont comparables à cent soixante bombes de Hiroshima ?



Yokohama

Akira Kawasaki et Aileen, qui comptent toutes deux parmi les initiatrices de la conférence, sont encore plus nerveuses que moi. Plusieurs milliers de participants se sont inscrits. Le passage aux entrées se fait beaucoup trop lentement. J'agace mes amis japonais en leur proposant d'envoyer un «chronomètreur» aux portes. Durant cette semaine de notre voyage en commun, la tension a été tangible en raison de cette conférence. Son organisation a exigé un travail considérable et l'on y perçoit beaucoup de cette nouvelle volonté de changement japonaise. Je connais les étincelles dans les yeux d'Aileen. Ce sont les étincelles du combat de David contre Goliath, au moment où David pense qu'il va l'emporter. Les orateurs sont tous réunis derrière la scène.

Eisaku Sato, l'ancien gouverneur de la province de Fukushima, parlera avant moi. De tous côtés, on nous enjoint de respecter le temps de parole. La chronométreuse – c'est une jeune fille cette fois-ci – est assise au premier rang.

Je pense à l'horloge et à la course sans fin de la grande roue. On m'accorde treize minutes à la fin du voyage au Japon. L'interprète m'adresse un

Yokohama



Après l'ouverture, il y a un grand tumulte d'acclamations. C'est rare de recevoir autant d'éloges. Maintenant je voudrais bien décrocher pour quelques heures, juste marcher à travers les rues de Yokohama, sans chronométreur, sans horaire, sans guide-interprète. Comme si elle le sentait, Aileen me demande si je suis contente. Je réponds que oui mais que j'aimerais simplement voir un peu plus du Japon. La prochaine fois, me dit Aileen. Et le voyage se poursuit à sa cadence soutenue. En ville, on a organisé une démonstration pour la sortie du nucléaire. J'y suis prévue pour six minutes. Un animateur bruyant rythme le programme. Les discours échauffés font songer à des manifestations révolutionnaires asiatiques. Mon interprète affirme qu'il ne s'agit pas de l'assaut contre la centrale de TEPCO mais d'énergie solaire. Au terme de ce voyage, après le parcours à travers la province de Fukushima et avant de prendre le micro pour la dernière fois, je crois en la révolution de l'énergie solaire au Japon. Tout comme je crois que Kai Huckleberry Sawyer changera le monde. Si le vent nous fait frissonner encore, il sent pourtant la mer et le printemps. Demain je prendrai l'avion pour



Yokohama

l'Europe, en emmenant beaucoup de questions dans mes bagages. Contrairement à ma première visite il y a cinq ans, j'ai fait des promesses cette fois-ci. Je ne sais pas aujourd'hui si nous pourrons les tenir. Je sais que le Japon est différent et qu'il y a beaucoup de choses que je ne comprends pas. Mais les gens d'ici ont été bouleversés bien plus profondément par le tremblement de terre, le tsunami et Fukushima que nous ne nous l'étions imaginé en Europe. Le mythe de la sécurité japonaise, cette idée fausse que le Japon serait à l'abri d'une catastrophe nucléaire, s'est écroulé. Cela va changer le Japon.

Yokohama



Annexe

Extrait du discours de Rebecca Harms à Yokohama, à l'ouverture de la «Global Conference for a Nuclear Free World»

Mesdames, Messieurs,
Chers amis et amies de *Peace Boat* et *Green Action*,
Chers amis et amies du monde entier, estimés col-
lègues délégués des parlements du monde entier,

C'est pour moi un grand honneur de prendre la parole pour l'ouverture de la Conférence internationale sur les conséquences de la catastrophe nucléaire de Fukushima. Et c'est aussi un honneur tout particulier de parler devant les citoyens et les citoyennes de Fukushima, de Hiroshima et de Nagasaki.

J'ai rencontré il y a cinq ans déjà des représentants et des représentantes des *hibakusha*, les survivants des bombardements atomiques. J'avais été invitée aux cérémonies commémoratives de

73 Hiroshima et de Nagasaki. Ces journées au Japon

Avec Eisaku Sato
à Bruxelles



m'ont profondément émue et touchée. C'était durant l'été du séisme qui avait détruit la centrale nucléaire de Kashiwasaki mais sans provoquer de catastrophe majeure. Tous les soirs, je regardais les images télévisées montrant les innombrables avaries qu'avaient subies les réacteurs de la plus grande centrale nucléaire du monde. Aujourd'hui, on pourrait y lire un avertissement. Dans l'avion du retour, les questions et les contradictions se bouscullaient dans ma tête après les nombreux débats sur les idées du mouvement pacifiste contre les armes nucléaires au Japon. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi un mouvement aussi important, bien intégré également dans les syndicats, s'engageait contre les armes nucléaires mais refusait délibérément d'aborder la question de l'exploitation de l'énergie nucléaire. Même les images quotidiennes des installations dévastées de Kashiwasaki n'avaient pas réussi à corriger cette vue bien courte.

Et me voici de retour au Japon. J'ai voyagé une semaine durant et j'ai tenu des conférences à Osaka, à Matsuyama City et à Tokyo sur le retentissement de Fukushima en Europe, sur la sortie du nucléaire en Allemagne et sur les tests de résis-

tance européens. J'ai beaucoup appris. J'ai trouvé de nouveaux amis, de nouvelles amies. Ensemble, nous avons peut-être contribué à rendre plus fort le mouvement citoyen antinucléaire au Japon. Demain, je quitterai le Japon avec des questions ouvertes, bouleversée et préoccupée.

Nous les êtres humains, sommes-nous capables de tirer les leçons des catastrophes ? Tirerons-nous ensemble les leçons de Fukushima ?

Une année après Fukushima, on tire les conséquences de la catastrophe nucléaire très loin du Japon. En Europe, l'industrie nucléaire voit sa fin approcher. Dans ma patrie, en Allemagne, huit réacteurs ont été arrêtés. La sortie du nucléaire est possible sur le plan technologique car l'entrée dans les énergies renouvelables, dans l'énergie solaire, les éoliennes et la biomasse, a commencé il y a dix ans. La sortie du nucléaire est pressante sur le plan politique car les Allemands ont montré dans une élection parlementaire que désormais les partis pro-nucléaires sont perdants après Fukushima. En Europe, Fukushima n'a pas seulement provoqué des changements en Allemagne. En Italie, 90 % des électeurs ont voté contre l'entrée dans le nucléaire lors d'un référendum. La Suisse et la Belgique ont confirmé leurs décisions de sortie. En France, la nation de l'énergie nucléaire et de la bombe atomique, non seulement les Verts mais aussi les socialistes font campagne pour l'élection présidentielle avec un premier programme pour la sortie du nucléaire. Plus de la moitié des Etats de l'Union européenne n'ont jamais utilisé le nucléaire ou ont décidé d'en sortir.

Et le Japon ? C'est vraiment sensationnel : ce qui était impensable jusqu'ici devient réalité. A

l'heure actuelle, au Japon, seuls quatre réacteurs sur cinquante-quatre sont en service! C'est coûteux. Mais l'industrie japonaise et les mégapoles japonaises fonctionnent sans énergie nucléaire. Je savais que des réacteurs étaient à l'arrêt et je m'attendais à trouver un pays en manque d'énergie. Et voilà que j'arrive dans un pays qui gaspille de l'énergie malgré tout, généreusement, avec quatre réacteurs seulement en service!

Je me suis fait expliquer les sondages d'opinion japonais. Ils sont impressionnants et contredisent les informations véhiculées en Europe sur l'opinion publique japonaise concernant l'énergie nucléaire. Ce n'est pas seulement une majorité mais une grande majorité qui s'oppose aujourd'hui au Japon à un avenir reposant sur l'énergie nucléaire.

On m'a demandé ce qu'il importait de faire maintenant au Japon, à la lumière des expériences faites chez nous en Allemagne.

Mesdames, Messieurs, chers amis et amies, vos maires, vos gouverneurs, vos députés, votre gouvernement doivent comprendre qu'ils sont tous appelés à organiser la sortie progressive du nucléaire s'ils ne veulent pas risquer de perdre leur pouvoir. Cinquante mille signatures ont été remises il y a quelques jours au conseil municipal d'Osaka. Les gens d'Osaka ne veulent pas que la centrale nucléaire d'Oi soit remise en service. Un changement a lieu au Japon aussi. Il importe maintenant que l'Europe soutienne le Japon dans ses efforts pour le tournant énergétique. C'est notre connaissance des stratégies pour les énergies renouvelables qu'il faut apporter au Japon, et non pas le test de résistance européen pour les centrales

nucléaires qui, au Japon aussi, ne servira à rien d'autre qu'à manipuler l'opinion publique.

J'aimerais profiter de la deuxième partie de mon discours pour exprimer toute ma reconnaissance aux hommes et aux femmes que j'ai rencontrés à Fukushima, à Iitate et à Minamisoma. Ils m'ont donné un aperçu de leur vie une année après Fukushima. Qu'ai-je vu? Qu'est-ce que j'ai compris? Au pays de Hiroshima et de Nagasaki, c'est difficile de trouver les mots pour cela. La situation au Japon n'est pas comparable à celle après une guerre nucléaire mais les problèmes sont similaires. Les retombées de césium de Fukushima correspondent à celles de plus de cent soixante bombes de Hiroshima. Ce que j'ai appris sur la vie dans les régions les plus touchées par les retombées radioactives, est un constat d'échec pour le gouvernement japonais, le parlement, l'industrie nucléaire et les médias.

Une année presque a passé depuis Fukushima et les gens sont encore et toujours seuls avec leurs questions lancinantes et leurs doutes sur leur vie et celle de leurs enfants.

Les contrôles de santé et la prévention dans les régions contaminées sont insuffisants. Les décisions d'évacuer ou non telle ou telle région demeurent incompréhensibles. On profite de l'attachement viscéral des gens à leur maison, à leur coin de terre pour s'épargner les difficultés des déplacements de population et les coûts énormes que cela entraîne. Même si beaucoup de gens souhaiteraient partir, ils restent parce qu'ils ne trouveraient pas de travail ailleurs. Ceux qui peuvent se le permettre envoient leurs enfants loin de cette vie exposée

aux radiations. Les organisations de protection des consommateurs estiment qu'il n'y a pas non plus de sécurité concernant les denrées alimentaires. La décontamination de la région autour de Fukushima n'en est toujours qu'au stade d'une promesse du gouvernement, une promesse qui semble irréalisable pour de grandes régions.

Les rapports sur la discrimination des habitants de Fukushima et sur le désintérêt à l'égard de leurs préoccupations déchirent le cœur. Les *hibakusha* de Fukushima, les rescapés de Fukushima, sont déconsidérés à l'instar des *hibakusha* de Hiroshima et Nagasaki, ce qui permet à la société de se décharger de sa responsabilité à l'égard du sort des victimes. Il faut que cela cesse.

Derrière toutes ces incertitudes se consume, au sens propre du terme, ce qui a été la centrale nucléaire de Fukushima. Après tout ce que l'on m'a rapporté, personne n'a le droit d'affirmer que les ruines des réacteurs sont sous contrôle aujourd'hui. Personne ne peut ou ne veut préciser à ce jour dans quel état se trouvent les résidus chauds des coeurs des réacteurs, ni combien il reste de masse atomique après les explosions. Les ruines n'ont pu être stabilisées qu'avec des piliers isolés. On n'ose pas s'imaginer ce qui se passerait si la terre se remettait à trembler. L'Agence de sécurité nucléaire japonaise et l'exploitant TEPCO utilisent l'expression de «cold shutdown» pour décrire l'état dans lequel se trouvent présentement les réacteurs. Cette convention de langage est une mystification grossière. C'est un scandale que l'Agence internationale de l'énergie atomique couvre cette mystification et que la communauté des Etats tolère cela.

Avec la délégation
japonaise à
Bruxelles



Pour conclure, je voudrais m'adresser directement au gouvernement japonais : écoutez enfin les gens de la province de Fukushima. Ce sont des citoyens et des citoyennes dont vous êtes responsables, et qui ont besoin de plus de soutien et d'aide qu'ils n'en ont reçus jusqu'à présent.

Je suis consciente que le Japon a vécu une année d'immenses catastrophes et qu'il est confronté à des difficultés et à des tâches inimaginables après le séisme, le tsunami et Fukushima. Je pense que d'autres gouvernements auraient échoué de la même manière dans une situation semblable. La défaillance face à un tel désastre n'est pas spécifiquement japonaise. Mais on ne peut pas rester les bras croisés face à une situation qui perdure, au vu de cette catastrophe nucléaire qui menace des générations de Japonaises et de Japonais.

J'invite le gouvernement japonais à ne pas se replier sur soi plus longtemps. Le Japon a besoin de soutien pour l'analyse de l'accident, pour une meilleure lutte contre ses conséquences et pour assurer la meilleure protection possible des personnes concernées, en particulier des enfants. Il

79 ne suffit pas d'inviter les délégations de l'AIEA

(Agence internationale de l'énergie atomique) à Fukushima. Son objectif étant de promouvoir l'énergie nucléaire dans le monde, l'AIEA a réduit Tchernobyl il y a vingt-cinq ans à un problème relevant de la technique et de la mentalité soviétiques. Aujourd'hui, les fanatiques du nucléaire de l'AIEA tentent de réduire Fukushima à une défaillance typiquement japonaise. Il faut que le gouvernement japonais invite enfin une task force internationale. Les expériences faites après Tchernobyl en Ukraine et en Biélorussie peuvent sauver des vies humaines. Des experts de tous les domaines de la science, de la technique et de la médecine peuvent apporter une précieuse contribution à une meilleure sécurité des habitants de Fukushima. Le Japon n'y viendra pas à bout tout seul, et il n'a pas à le faire tout seul.

A la fin de mon voyage au Japon, j'adresse mes remerciements à tous ceux et à toutes celles qui m'ont invitée. Je vous le promets : je vous soutiendrai dans toute la mesure de mes moyens.

Postface

Bien que je me confronte depuis des décennies à l'énergie nucléaire et aux forces destructrices inhérentes à cette énergie, je suis alarmée par les récits que m'ont faits les gens rencontrés au Japon. Je suis convaincue que nous devons accorder davantage d'attention à ces récits en Europe aussi. C'est pourquoi j'ai été très heureuse que l'ancien gouverneur de Fukushima, Eisaku Sato, le paysan Kenichi Hasegawa et aussi Aileen Mioko Smith se soient rendus à Bruxelles quelques semaines après ma visite au Japon. Au Parlement européen, à Anvers, à Paris et à Vienne, ils ont fait état de Fukushima et de ses conséquences afin que nous puissions nous faire une image de la catastrophe qui nous guette avec chaque centrale nucléaire, peu importe où elle se trouve et qui l'exploite. Ils ont aussi réitéré leur appel à l'aide à la communauté internationale. Pour que cet appel à l'aide ne se perde pas, nous devons faire en sorte que les gens de Fukushima et du mouvement antinucléaire japonais soient mieux écoutés et entendus.



L'auteure

Rebecca Harms est actuellement présidente du groupe des Verts au Parlement européen. Elle vit en Basse-Saxe, dans l'arrondissement de Lüchow-Dannenberg. L'année 1977 marque le début de son engagement contre l'énergie nucléaire lorsque la mine de sel de Gorleben a été choisie comme lieu de stockage définitif de déchets radioactifs. Elle est membre fondatrice de l'initiative citoyenne Lüchow-Dannenberg et s'est engagée depuis lors dans le mouvement antinucléaire allemand et international. En 1988, elle est l'une des premières représentantes d'une organisation non gouvernementale à visiter la zone interdite de Tchernobyl. Lorsqu'elle est élue en 2004 au Parlement européen, elle représente depuis plus de dix ans déjà les Verts au parlement du Land de Basse-Saxe. Son travail suscite le respect et l'admiration parmi les politiciens et au sein du mouvement antinucléaire international.

